Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 35 (1897)

Heft: 35

Artikel: Anecdote sur le maréchal Canrobert

Autor: Canrobert

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-196420

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

nais que mes montagnes. Je suis réduit à éconter ceux qui ont vu du pays; mais de ce qu'ils disent, je prends la précaution de rabattre toujours quelque chose. J'en agis ainsi depuis un jour que j'entendis un de nos braves qui avait fait la campagne d'Italie m'entretenir des nouvelles de ce pays. Il y avait vu, assurait-il, des courges grosses comme des maisons. - C'est extraordinaire, lui-dis-je, mais nous avons dans mon vallon des choses qui ne le sont pas moins. Voyez, par exemple, ce pont que nous allons passer; il s'écroule chaque fois qu'un menteur y met le pied. - La rivière est-elle profonde? demanda mon compagnon. - Assez pour s'y noyer. - Eh bien, évitons le pont, et continuons de suivre le rivage. » A ce mot, nouveaux éclats de rire de nos montagnards.

» Ils continuèrent ainsi de deviser jusque près de dix heures, et cherchèrent alors le repos, en se promettant de se mettre en route le lendemain à deux heures, afin de franchir les vallons des Cornes-de-Cerf et de Savigny, dans la nuit, et de tomber au point du jour sur les vignes de Lavaux. Encore quelques heures

et vous les verrez àrriver ».

» Quand le jeune homme eut dit, sans donner à nos gens le temps de la réflexion, je leur demandai s'ils étaient prêts à bien mener des mains ; je leur montrai que nous n'étions inférieurs aux Allemands que parce qu'ils étaient unis et que nous ne l'étions pas; et, tout en leur tenant ce langage, je leur montrai la Tour de Gourze, où nos femmes et nos enfants attendaient leur sort, car les vieillards n'avaient pas voulu se séparer de nous; puis je soulevai la sainte bannière, et tous m'ayant répondu par un grand cri, je les embusquai dans la forêt.

» Dans l'intervalle, notre troupe s'était accrue d'un bon nombre de vignerons, qui, ayant appris ce qui se passait, avaient gravi les monts, la plupart armés d'arquebuses, et ve-

naient nous prêter main forte.

» Vers six heures, les Allemands arrivèrent, ne s'attendant à rien moins qu'à batailler. La danse commenca. Un premier coup d'arquebuse atteignit le chef des ennemis, qui s'avancait à leur tête, sur un cheval de montagne, fier, et se donnant les airs d'un général. Il tomba raide mort. « Voilà, lui criâmes-nous, le pourboire que vous envoient les vignerons ».

» A ce moment, le soleil commença à poindre sur les hautes Alpes. A la clarté de ses premières lueurs, nous nous élançames sur les montagnards, abasourdis de la mort de

leur capitaine.

» Pénétrant par les sentiers de la forêt, nous les primes en face, en flanc et par les derrières: « Pour Dieu, nos femmes et nos enfants!» criai-je aux nôtres, en marchant en avant avec l'étendard. Les ennemis, après avoir reculé, tentèrent de faire résistance. Alors le sang coula largement. Plus d'un montagnard tomba sous nos coups. Les autres se fussent mieux défendus s'ils eussent eu la conscience meilleure et s'ils eussent connu notre petit nombre. Quand nous les vîmes ployer, nous redoublâmes d'ardeur et remplimes la forêt de nos cris, que répétèrent les échos. On eût dit l'orage quand il gronde autour des flancs d'une barque qu'il s'efforce d'engloutir. Enfin, les brigands s'enfuirent et, quand le soleil acheva de se lever, nous étions les maîtres du terrain.

» Nous rentrâmes dans nos vallons, sous les plis du drapeau sanglant et déchiré que vous avez vu. Tel qu'il est, nous l'avons déposé dans notre chapelle, au milieu des lances teintes du sang de l'ennemi. Nous ne le voyons plus sans bénir Dieu qui, dans le péril, a armé nos mains et nous a donné la victoire sur ses

ennemis et les nôtres 1.

L'express de Genève.

Six mois après sa sortie du couvent des Oiseaux, Laure Berthold se maria avec l'architecte Lancry. Sans enthousiasme, mais aussi sans résistance, la jeune fille avait donné son consentement.

Orpheline de bonne heure, sous la tutelle d'un vieil oncle morose, dont la compagnie forcée engendrait la mélancolie, elle n'avait vu dans son mariage avec l'ancien élève de l'Ecole des beaux-arts qu'une occasion favorable de fuir ce milieu terne, non exempt de tristesse, ni d'ennui.

Ludovic Lancry, grand brun à la moustache en broussaille, aux dents blanches et aux lèvres rouges, ne lui déplaisait certes pas; mais, de son côté, nul aimant attractif et aucun trouble en présence

de son fiancé

Riches tous les deux, d'éducation parfaite, jeunes, ils entraient en ménage avec des éléments de bonheur, et cependant leur union ne fut pas heureuse.

Pas la moindre coquetterie de la part de la jeune femme, fort réservée de ton et de manières; profond respect du nom de son mari, très correcte d'allures, incapable de flirtage et de la plus petite incartade, mais dignité froide, excluant forcément les expansions intimes et l'abandon.

Si la dot rondelette de l'orpheline avait été l'une des causes déterminantes de ce mariage, la beauté de la femme, sa distinction native, son esprit ouvert et cultivé, dès le début, produisirent une profonde impression sur le moral de l'architecte. Phénomène curieux, mais indéniable, moins elle se montrait sensible aux prévenances de son mari, plus intense devenait l'affertion de ce dernier. Par ses soins dé-licats, une tendresse raffinée, il s'efforçait en vain d'animer la statue, de conquérir l'épouse. Indifférente à ses avances, bien mieux, réfractaire, celle-ci

demeurait passive et le cœur ne parlait pas. Honnête femme dans la plus forte acception du mot, bonne et douce, la venue d'un bébé pouvait modifier la tiédeur de ses sentiments et leur imprimer une nouvelle direction. Pourquoi, de l'enfant, l'affection ne remonterait-elle pas jusqu'au père?

Hélas! cette secrète aspiration de l'époux disparut comme les autres à l'arrivée de la petite Juliette, blondinette charmante, blanche et rose, aux yeux couleur d'azur. Situation douloureuse pour un tel mari, insupportable pour sa nature aimante, aucun changement ne se produisit dans les glaciales allures de la femme!

Ce dernier espoir évanoui, l'architecte en concut un tel chagrin que, de guerre lasse, il déserta le foyer conjugal pour chercher ailleurs des distractions plus en rapport avec son âme assoiffée de tendres effusions

En semblable occurence le gouffre se creuse chaque jour davantage et, sauf d'impérieux motifs de convenance ou d'intérêt, à bref délai une séparation s'impose.

Avec une certaine dignité, sans la moindre récrimination, d'ailleurs inutile, Ludovic Lancry signifia un beau jour à sa femme qu'une telle vie lui était à charge; puis, la sachant capable d'administrer elle-même sa fortune, il la lui restitua en entier et, un matin, le cœur bien gros, après un baiser à sa fille, il quitta Paris pour se réfugier à Lyon chez sa

Trois années s'écoulèrent sans relations entre les époux, autres qu'un banal échange de cartes à l'anniversaire de la naissance de Juliette, dont le père

je crois qu'il faut entendre par là les Compagnons de joyeuse rie, association de jeunes libertins qui se forma en Suisse après la guerre de Bourgogne.

On sait que le riche butin recueilli par les Suisses dans les camps bourguignons de Grandson et de Morat fut pour res camps bourgargions de Grandson et de Morat lut pour eux un appât qui servit à corrompre leurs mœurs. Ils n'eurent, dès lors, d'autre ambition que celle de se procurer et de jouir des commodités de la vie. Ce fut alors que le luxe et ses superfluités commencèrent à s'introdició des patres et le service de divigent les commencères de la commencia de l'introdició de la vie. duire dans notre patrie et devinrent l'occasion de désordres

politiques et moraux.

Les Compagnons de joyeuse vie, réunis dans la Suisse centrale, marchèrent sur Berne et Fribourg, pour demander compte à ces villes de la distribution du buțin pris sur les Bourguignons et dont elles avaient gardé la ma-jeure partie. De la, s'egayant et s'amusant, ils allerent à Lausanne et Genève réclamer le paiement des contributions arriérées qui avaient été imposées par les Suisses à ces villes. Partout sur leur passage leur troupe s'augmen-tait de jeunes gens, amis de la joie. Ils ne faisaient ce-pendant de mal à personne et payaient leurs dépenses.

Il se pourrait toutefois que quelques-uns de cette bande s'en fussent détachés et eussent, en temps de vendange, été faire quelques dégâts dans le vignoble de Lavaux.

avait fréquemment des nouvelles, à l'insu de sa femme, par un ami dévoué.

Un simple fait-divers modifia du tout au tout cette situation qui menaçait de s'éterniser Mme Lancry lut un soir dans un journal :

« Encore un accident de chemin de fer. Hier, en gare d'Ambérieux, l'express de Genève, par suite d'un faux aiguillage, a été pris en écharpe par un train de marchandises. Résultat: vingt voyageurs blessés, sept morts, parmi lesquels un architecte de Lyon, M. Lancry. »

A cette lecture, une pâleur mortelle envahit le visage de la jeune femme. Ses épaules, secouées comme par une rafale, furent agitées d'un tremblement nerveux et elle éclata en sanglots.

En proie à l'émotion la plus vive, cédant à l'élan de son cœur, elle prit une plume et adressa cette lettre à sa belle-mère :

« Pauvre chère madame,

Mon journal m'apprend à l'instant l'épouvantable catastrophe. Par le prochain rapide, je cours à Lyon avec ma fille et nous arriverons chez vous demain matin.

» Ensemble nous suivrons le cercueil de Ludovic. Hélas! en présence de cet horrible événement

qui nous frappe tous également, j'éprouve une indicible peine et mon âme est remplie d'angoisses. Ne suis-je pas, en effet, un peu la cause indirecte de ce malheur? Si Ludovic, las de ma froideur, involontaire pourtant, était resté près de moi, rien de tout cela ne serait advenu. A moi donc en remonte, en partie du moins, la responsabilité.

D'une bonté à toute épreuve, affectueux et tendre, je lui dois les seuls jours de bonheur de ma vie. Ah! depuis son départ, bien des fois j'ai été sur le point d'aller le rejoindre, de me jeter dans

ses bras et de lui demander pardon.

» La solitude, conseillère désintéressée, remet souvent les choses à leur véritable point et, somme toute, je n'ai jamais eu aucun reproche à lui adresser. Ma nature peu expansive le froissait cruellement, et néanmoins il ne m'en a pas tenu rigueur. Délicate attention, en partant ne m'a-t-il pas laissé

» Depuis longtemps, je l'aime de toute mon âme, et, par fausse honte, je n'ai pas osé le lui ayouer! Que du moins, vous, maman, le sachiez et, je vous en conjure, demeurons désormais ensemble pour parler constamment de lui. Je vous embrasse de tout cœur; à demain matin.

» LAURE LANCRY. »

Sur le quai de la gare de Perrache, à l'heure indiquée, la belle-mère attendait sa bru. A la descente du wagon, elle la pressa sur son cœur et couvrit de baisers la petite Juliette. Puis, avec un bon sou-

- Soyez forte, ma chère Laure, et modérez votre attendrissement... J'ai une heureuse nouvelle à vous annoncer...

Ludovic serait-il seulement blessé? s'écria-telle, l'âme allégée?

Mieux que cela... en parfaite santé... et, regardez en face de vous... le voilà qui accourt.

Des larmes de joie pléin les yeux, la jeune femme se précipita au-devant de son mari; mais, sous le coup de si fortes émotions, elle perdit connaissance et tomba évanouie dans ses bras.

Une similitude de nom et de profession avait été la cause de l'erreur. Le malheureux architecte Lancry, broyé dans le train à Ambérieux, n'était même pas parent du père de Juliette!

Depuis ce bienheureux jour, rien ne saurait peindre le bonheur du ménage. Très sérieusement épris l'un de l'autre, cherchant mutuellement à se complaire, Ludovic Lancry et sa femme forment le groupe le plus-fortuné. Un second enfant, un gar-çon, René, est venu mettre le comble à leur félicité. HANRI DATIN.

Anecdote sur le maréchal Canrobert.

A l'occasion de la prochaine inauguration d'un monument élevé à la mémoire du maréchal Canrobert, dans son pays natal, à Saint-Céré (Lot), on raconte de nombreuses particularités sur sa carrière militaire, entre autres plusieurs anecdotes. Nous empruntons la suivante au Pelit Parisien:

C'était au camp de Châlons, où venait d'arriver l'empereur. Napoléon III voulait s'assurer par lui-même de l'effet de la fameuse jam-

Dans ce qui est dit plus haut, de ces hordes allemandes qui vinrent par le Jorat, envahir le vignoble de Lavaux,

bière de cuir jaune dont on voulait revêtir les mollets des voltigeurs. Il ordonna donc qu'une compagnie lui fût montrée en possession de cet ornement. On en fit la revue à la bonne franquette, le long des baraques. Le maréchal Canrobert accompagnait l'empereur. A un moment, tandis que Napoléon III était occupé à questionner un officier, le maréchal aperçut un voltigeur dont les guêtres étaient fort mal attachées. Il s'approcha de lui, releva le pantalon et vit que la jambière était bouclée au milieu du mollet lorsqu'elle eût dû l'être audessus. De plus, le caleçon, mal retenu, dépassait les limites normales.

Comme te voilà « fagoté », toi! dit le maréchal.

Et regardant en face le voltigeur, — un vieux briscard au teint bruni, à la figure énergique:

Une autre fois, je t'enverrai ma bonne pour t'habiller? ajouta-t-il.

· Oh! ce n'est pas la peine, mon maréchal, répliqua le voltigeur : je la vois tous les soirs!

Tout le monde éclata de rire et Canrobert plus fort que tout le monde.

Mais, pinçant amicalement l'oreille du troupier, il eut le dernier mot:

Si c'était vrai, coquin, tu ne le crierais pas si haut. En attendant, boucle un peu mieux tes guêtres et tâche de ne faire de l'esprit que quand tu auras bien fait ta toilette.

Tel était le soldat. L'homme ne fut pas moins aimable. Tous ceux qui l'ont connu dans l'intimité s'accordent à célébrer sa loyauté, sa rude franchise et son impeccable désintéressement.

Proverbes patois

sur le choix d'une femme.

« Les bons partis ne te manqueront pas, dit le père à son fils, en lui laissant entrevoir un bel héritage, car comme disent les filles de Chavornay, quand lè pommè sont bin mâorè. tsisont sein que sai fauta de le grulà.

» Mais il ne faut pas te marier en étourdi; prends femme dans une famille honnête, car, dit-on à Lavaux, dè bon pllian pllianta ta vegne, de bouna mare preinds la felhie.

» Et lors même qu'elle serait laide de visage, pourvu qu'elle soit brave fille, cela ne fera pas de tort à tes enfants; car, disait la tante Judith, poueta tsatt' a bî menon.

» Si tu ne la prenais que parce qu'elle est belle, tu pourrais répondre à ceux qui t'en font compliment, comme à Château-d'Oex, lè on bì loze que l'agace, ma quand on la vai ti le dzo, l'ennouie.

» Elève tes enfants dans l'obéissance, car si tu leur mets la bride sur le col pour se conduire comme bon leur semblera, ils feront des sottises qui te coûteront cher, et l'on te dira comme à Lutry, cor apri ton caïon l'attatse est

Caractère féminin.

Le caractère des femmes d'après leur... parapluie!

Un littérateur anglais, qui passe ses loisirs à étudier son prochain, prétend avoir découvert la manière de juger le caractère des femmes d'après la façon dont elles portent le parapluie ou l'ombrelle. Ne riez pas, le savant prétend qu'il a des preuves à l'appui de ses théories. Mais écoutez :

Une femme qui marche paisiblement, tenant son parapluie ouvert quand il a cessé de pleuvoir, est une bonne ménagère ou une jeune fille pleine de qualités domestiques, laborieuse et économe. La femme qui roule son parapluie humide est généralement une vieille fille. La femme qui ne roule jamais son pépin n'a pas d'ordre; elle ne sera jamais riche, ou si elle l'est elle se ruinera: elle est orgueilleuse et

dépensière au-delà de ses moyens. Une femme qui laisse traîner son riflard a mauvaise langue et est envieuse. La fille de plaisir tient son parapluie par l'aiguille, le manche en l'air. Si vous voyez une femme porter son parapluie en lance de uhlan, immobile, c'est une personne intelligente. Une jeune fille qui balance son parapluie nonchalamment est une paresseuse, pas méchante, mais aimant à entendre dire du mal des autres. Enfin, jeunes gens, si vous rencontrez une jeune fille frappant, à chaque pas, le pavé, de son parapluie, soyez persuadés que c'est une perle, honnête, dévouée, aimante. Gantez-vous et demandez sa main... à moins que vous ne préfériez laisser un ami tenter l'expérience pour vérifier les théories de l'Anglais!

Règle pour mal éléver un enfant.

1º Commencez par lui donner, tout petit, quoi que ce soit qu'il demande.

2º Parlez, devant lui, de ses qualités incom-

3º Dites, devant lui, qu'il vous est impossible de le corriger.

4º Ne soyez pas d'accord, père et mère, en sa présence et à son sujet.

5º Laissez-lui croire que son père n'est qu'un tyran, qui n'est bon qu'à le châtier.

6º Que le père méprise la mère en sa présence.

79 Ne faites pas attention aux amis qu'il fréquente.

8º Laissez-lui lire tout ce qu'il voudra.

9º Cherchez à gagner de l'argent pour lui sans lui donner de bons principes, et laissez-lui de la monnaie entre les mains.

10º Laissez-le sans le surveiller durant les heures de récréation.

11º Châtiez-le d'une petite sottise, et riez d'un de ses vices.

(Le Signal)

Onna débordenáïe.

(Inédit.)

Dâo teimps dè la féta civiqua que sè fasâi la séconde demeindze dâo mài d'où, à l'honneu dè la revolucion dè 45, tsaquiè citoyein avâi lo drâi dè teri po avâi on prix. Clliâo prix, qu'étiont bailli pè lo gouvernémeint, étiont dâi ballès pîces dè 20, dè 10 et dè 5 batz, totès batteintès nâovès et fabrequâiès tot espret, iò y'avâi l'étiusson vaudois avoué « liberté patrie » et tsacon étâi fiai dè poâi ein reimportâ iena.

Adon, à 'na féta civiqua dè Lasarraz, on coo dè pè Pompaplio que dévessâi teri, eimpougné on fusi et quand l'a z'u eincrossi, ne sé pas se l'avâi la gruletta âo se ne savâi pas meri; mâ tantià que tirè lo gatollion à l'avi que l'est ein jou, et rrrao!.. on vâi foumâ la terra dza à 20 pas.

- L'est manguâ! l'est manguà! se firont lè z'autro, dévant que lo dzingârè aussè fonattà.

— Mè fotto que sâi manquâ, repond cé dè

Pompaplio, ein faseint son crano, l'a adé fé onna bouna débordonaïe! C.-C. Dénéréaz.

La meilláo máison.

(Inédit.)

Dou bouébo sè contrepointâvont po savâi quoui avâi la meillão mâison

La noûtra, se fa ion dè leu, est bin dè pe bouna què la voûtra, kâ l'est tota couverta ein tiola, que cein est bin dè pe solido què dâi z'achettès, kà cein ne pourè pas et cein n'est pas asse dandzerão po lo fû.

Ne sé pas que te derè, repond l'autro, la noûtra est ein tavelions, que cein est bin pe tsaud po l'hivai et que la grâla lài pâo rein, tandi qu'on iadzo lè tiolès épéclliâiès, la pliodze lai passè coumeint dein on creblio.

Eh bin, se lào fà on troisièmo, qu'arre-

vâvè, ne tsandséré pas avoué vo, kâ y'é oïu mon pére que desâi à ma mére que la noûtra étâi tota couverta d'hypothéquès, que cein est onco bin dè pe chouette! C.-C. Dénéréaz.

Le tour du lac pittoresque. - Sous ce titre, M. Jules Monod publie chez C.-F. Alioth, à Genève, un charmant volume renfermant d'abord la description du tour du lac; puis une attrayante étude sur le Léman devant l'histoire et la science, le tout illustré de quinze gravures et accompagné d'une carte. Une élégante couverture complète un ensemble tout à fait réussi. Nous ne saurions trop recommander cette intéressante publication. - Prix,

Enigme.

Nous sommes deux frères jumeaux Qu'une secrète antipathie Force à demeurer dos à dos, Sans nous être vus de la vie. Même vertu, même défaut, Même humeur en nous se décèle: Quand je gèle, mon frère a chaud, Lorsque j'ai chaud, mon frère gèle. De bas en haut, de haut en bas, Nous alternons dans notre route; Lorsqu'il y voit, je n'y vois pas, Quand je vois clair, il n'y voit goutte. Quoique nous soyons bien connus Sur la terre et même sur l'onde, Nul mortel ne peut, dans le monde, Se vanter de nous avoir vus.

THÉATRE. - Tournée Baret. - On annonce pour jeudi, 2 septembre, une soirée théâtrale par la Tournée Ch. Baret, dont le programme, excessivement alléchant, ne peut manquer de faire salle comble. M. Baret, qui a obtenu, à Paris, le plus grand succès, s'est adressé aux meilleurs poètes et chansonniers de Montmartre, pour composer un programme où la gaîté gauloise le dispute au bon goût littéraire.

Le rideau se lève sur le Diner de Pierrot, charmante comédie en un acte et en vers de Bertrand Millavoye. Viennent ensuite Les Fantaisies de la Butte, comportant deux désopilantes comédies et divers intermèdes.

Puis M. Grenet-Dancourt, écrivain bien connu, interprêtera lui-même ses monologues, ajoutant ainsi un nouvel attrait à cette soirée qui se terminera par *Un client sérieux*, de Courteline, qui n'est, d'un bout à l'autre, qu'un irrésistible éclat de rire. - C'est donc jeudi 2 septembre. Rideau à 8 1/2 h.

Boutades.

On lit dans un ancien manuscrit découvert dans un village du district de Cossonay:

Remido por tia le pudze.

Preni n'a livra dè taba maraco, sat oncè dè triacllio, on gran dè vert-dè-gris. Voignî lo tot pè la tsambra, lè pudzè que sont asse curieusè que le fenne vont vouaitî cein que l'est, le niclliont lo taba et ein éternueint le sè cassont la tîta su lo pava.

Plusieurs individus avaient eu des difficultés avec un monsieur qui les avait profondément vexés Ils se concertaient pour savoir quelles mesures ils devaient prendre à son égard. Après diverses propositions qui n'aboutirent pas, l'un d'eux s'écria:

- Savez-vous?... j'ai notre affaire. Il faut lui écrire une lettre anonyme qui ne sera pas piquée des vers, on la signera tous et on la fera encore sur papier timbré, et puis voilà!

Une dame à laquelle son mari reprochait l'éxagération de ses manches, en lui faisant observer qu'il était d'autant plus inutile de les avoir si larges qu'elle n'avait rien pour les remplir, lui fit cette question:

- Est-ce que vous remplissez votre chapeau haut de forme.

L. Monnet.

Lausanne. - Imprimerie Guilloud-Howard.